

La littérature de jeunesse et son pouvoir pédagogique, Volume XXIV, N° 1 et 2, 1996.

## L'apport de la bande dessinée

**Madeleine GAUTHIER**

Professeure de français

Commission scolaire des Chutes de la Chaudière

L'année 1965. Le *Journal de Tintin* arrivait chaque jeudi chez mon épicière... Tous les jeudis, je me précipitais pour faire les commissions, anticipant la découverte, risquant au retour la collision avec quelque borne fontaine, tout absorbée par la lecture de *Modeste et Pompon* en quatrième couverture. J'y ai découvert Vercingétorix et le vase de Soisson, la jeunesse torturée d'Andersen et, enfin, le bon roi Dagobert, sa mère Blanche aux grands pieds et son conseiller, l'évêque Éloi. Je m'en souviens comme d'une quête heureuse : ces histoires hebdomadaires complètes engendraient un besoin nouveau, celui de savoir. Qui a dit que la bande dessinée rendait idiot?

La bande dessinée porte encore une aura sulfureuse d'empêcheuse de lire «sérieux»! Elle cligne de l'oeil aux enfants pour mieux les détourner d'une «vraie» lecture académique, rassurante pour les parents, les enseignantes et les enseignants. Mais pourquoi une histoire en vignettes et en planches constituerait-elle une sous-lecture? Pourquoi ne pas aller chercher les enfants là où ils trouvent le plaisir de lire? Dans un premier temps, cet article tentera d'offrir une autre approche de la bande dessinée, pour ensuite traiter du goût de lire chez l'enfant. Une succincte étude menée auprès d'enseignantes et d'enseignants du français de la commission scolaire des Chutes de la Chaudière témoignera des attitudes généralement négatives par rapport à ce type de discours : ce qui n'empêche pas la réalisation d'expériences ponctuelles intéressantes. Enfin, nous verrons que le support à l'utilisation de la bande dessinée en classe est quasiment inexistant : il reste un matériel à inventer et une formation adéquate à créer, destinée aux enseignantes et aux enseignants.

### Approches de la bande dessinée

Définir la bande dessinée constitue en soi un défi de taille : entre image et récit, lecture iconographique et lecture de textes, elle est un art total et libre, ancrée non pas dans la réalité, mais, lorsque assumée par un artiste véritable, dans un imaginaire ouvert et proche de la poésie. «La BD, après avoir proclamé la mort du texte et du récit, paraît revenir à un type de narration où le texte joue un rôle prépondérant, au point de nous ramener parfois à des conceptions qu'on croyait révolues» (Masson, 1985, p. 84). On retrouve même aujourd'hui des auteurs (Bourgeon, Bilal, Mézières) qui, à l'instar du roman, proposent une narration ~~extradiégétique-hétérodiégétique (relais et récitatifs)~~ «[...] au passé à l'intérieur duquel les épisodes sont vécus au présent (ballons)» (Masson, 1985, p. 88). Et cette tendance annoncée s'affirme dans ce véritable «roman dessiné», *La cité de verre*, adaptation d'un roman de Paul Auster par une équipe dirigée par Art Spiegelman (auteur de *Maus*), et publiée par la très sérieuse maison d'éditions Actes Sud. «Le résultat est très fidèle au livre et, en même temps, c'est autre chose», révèle Paul Auster au journaliste du *Devoir*. «Par moments, le résultat ressemble un peu au découpage dessiné d'un film. Mais c'est probablement plus intéressant qu'un film pourrait l'être. Il y a une grande liberté dans la bande dessinée, plus grande que celle du cinéma. [...] D'une certaine façon, les images de la bande dessinée sont tellement abstraites que celles qu'on a dans sa tête restent intactes.»



FRÉDÉRIC

BEIGBEDER

Dandy décroissant

**P**rise de conscience ou crise de la cinquantaine? «*Il est probable que j'essaie de camoufler l'une par l'autre*», confesse Frédéric Beigbeder d'un rire sonore. Pour goûter encore à la capitale, il lui reste sa chronique hebdomadaire sur France-Inter, où il excelle dans le registre de la vraie-fausse gueule de bois. Mais voilà bientôt deux ans que l'écrivain, «*retraité de la vie nocturne parisienne*» après trente-cinq ans de bons et loyaux services, a quitté les rédactions de «*Lui*» et de Canal+, entamant à Guéthary une carrière de néorural «*cultivant son jardin*». Avec tout de même sur les bras, deux enfants en bas âge et un projet d'adaptation ciné (le livre «*Richie*» de Raphaëlle Bacqué sur la vie de l'ancien directeur de Sciences-Po Richard Descoings).

Lors de sa tournée médiatique automnale, sa défense de la décroissance, du bio et de la reconnexion au réel, mais aussi

#### BIO EXPRESS

**21 septembre 1965**

Naissance à Neuilly-sur-Seine.

**2000** Son roman

«*99 francs*» épingle les dérives de la publicité.

**2009** Il obtient le prix

Renaudot pour «*Un roman français*» (Grasset).

**2012** Adapte au cinéma

son roman «*L'amour dure trois ans*».

**2016** Son film «*L'idéal*»

critique le monde de la mode.

**2017** Après avoir quitté

Canal+ et l'animation de l'émission culturelle «*le Cercle*», il abandonne la

direction du magazine «*Lui*» qu'il avait relancé,

et quitte Paris pour s'installer au Pays basque.

ses diatribes contre la modernité, le numérique et la surconsommation auront d'ailleurs déconcerté les amateurs de son ex-mariage des «*Guignols*». Et s'il pointe que ce changement était déjà perceptible dans ses deux derniers romans, il fallait bien ce recueil rétrospectif, «*La frivolité est une affaire sérieuse*» (1), pour disséquer sa mue de noctambule.

Depuis 1984, et pour une raison qu'il ne s'explique pas lui-même, Frédéric Beigbeder a

pu écrire ce qu'il voulait dans de nombreux journaux. Sur un millier de coupures de presse tirées de ses archives, il en a choisi et retouché quatre-vingt-dix-neuf, son chiffre porte-bonheur. «*Ce ne sont pas des fonds de tiroir, prévient-il. Il y a beaucoup de textes publiés dans des revues étrangères ou disparues, et pas mal d'inédits.*» Organisé en trois séquences (avant, pendant et après 2015), ce recueil permet de mesurer ce qui est resté – le sens de la formule, l'élégance légère – et ce qui a disparu – une certaine éthique de l'irresponsabilité chic. Hanté par la double menace terroriste et environnementale, Beigbeder n'hésite pas à se définir comme le «*symbole putride de la décadence libertaire post-soixante-huitarde*». Mea culpa générationnel? «*Je me sens non seulement coupable, mais collabo de l'autodestruction actuelle. Nous n'avons que des ruines et nous n'avons fait que plaisanter sur la fin des idéologies, ridiculisant toute personne porteuse d'utopies. Nous nous croyions subversifs, nous étions dérisoires: le fait d'avoir un rêve était interdit à ma génération.*»

Ce rendez-vous matinal à l'hôtel Grand Amour, rue de la Fidélité à Paris, sonne d'ailleurs comme une promesse: détendu, la barbe un rien blanchie, Beigbeder semble avoir trouvé un équilibre après trois décennies de frénésie, et s'est au moins autant libéré des microparticules que de ses contradictions. «*On m'a critiqué à juste titre comme une personne qui passe son temps à dénoncer sa prison dorée sans en sortir, observe-t-il. J'ai rapproché ce que je suis de ce que j'écris et cette cohérence nouvelle me fait du bien.*» Et s'il se laisse volontiers happer par l'incessant ballet de sollicitations de ce hall où tout le monde semble le connaître ou le reconnaître (nous croisons Carmen Chaplin, dont la grand-mère Oona O'Neill fut un de ses personnages de roman), il le jure: rien ne lui manque à Paris, hormis les amis.

Reporter mondain devenu chroniqueur d'un temps dont il est l'incarnation, le baromètre et le météorologue, Frédéric Beigbeder constate aujourd'hui que le vent a tourné. «*La pensée unique a changé de camp, affirme-t-il. Maintenant qu'elle est devenue de droite, populiste, j'ai encore plus envie de développer le discours altermondialiste que je tiens depuis vingt ans et l'écriture de "99 francs"*». Tout, dans le «*nouveau*

monde», le ramène aux aventures de son alter ego Octave Parango, pubard repent. D'abord la publicité elle-même, dont il voit les rêves de conquête parachevés dans le triomphe des réseaux sociaux: «*A l'époque de "99 francs", c'était le Moyen Âge. Si on avait dit aux annonceurs qu'ils allaient pouvoir mesurer en temps réel l'efficacité de leurs messages, mais aussi les envoyer aux consommateurs au moment où ceux-ci sont le plus vulnérables, ils auraient été fous de bonheur!*» Le nouveau monde? «*Angoisse et flicage de nos jardins secrets*», résume celui qui est parti en croisade contre Facebook à cause d'une photo dénudée de Mireille Darc censurée par le néopuritanisme algorithmique. «*Si le nouveau monde*

*signifie la disparition des journaux papier, des magasins de disques, du cinéma en salles, je ne m'y adapterai pas. Je suis un branché devenu diplodocus.*»

Conservateur, Beigbeder? «*Conservateur d'un certain mode de vie libertaire que j'ai connu dans ma jeunesse, et de la planète*», nuance-t-il. Et snob, toujours: «*C'était tellement*

*plus drôle de faire la fête quand elle n'était pas obligatoire*», écrit l'éternel couchetard entre deux références à «*l'Homo Festivus*» du pamphlétaire Philippe Muray et une dénonciation du «*totalitarisme disco*». «*L'attaque en réalité un symbole, celui de ces boîtes de nuit qu'on construit jusque sur les pistes de ski, de ces magasins de vêtements qui passent de l'électro assourdissante toute la journée, explique-t-il. Je suis un réactionnaire de la teuf. Je n'ai pas envie que le monde se discothéquise.*»

Qu'on se rassure, Frédéric Beigbeder travaille toujours activement à la réhabilitation de ces passions diabolisées que sont le détachement, la lenteur et surtout la paresse. Sa dernière référence? L'essayiste anglais Tom Hodgkinson, qui prône l'apprentissage du ukuléle et l'interdiction du réveil-matin: «*L'oisiveté me semble le meilleur moyen de sauver le monde. Ne me l'enlevez pas, c'est la seule façon que j'ai trouvée d'être un modèle pour la planète!*» Au-delà de l'humour-provoc, l'écrivain, qui dit avoir divisé ses revenus par trois, reste soucieux de ne pas ériger son exode urbain et sa sobriété heureuse en exemple... Conscient que ce sont ses années de vie mondaine et médiatique qui lui ont offert la clé des champs. ■

(1) Editions de l'Observatoire, 384 pages, en librairies.



**O**n parle beaucoup des emplois menacés en raison de progrès techniques qui vont les automatiser, ou des besoins associés qui vont disparaître. Ainsi est-il vraisemblable que les tâches aujourd'hui remplies par les assistantes de direction ou par des ouvriers sur des chaînes de montage seront automatisées; et qu'un jour on n'aura plus du tout besoin de facteurs pour délivrer des lettres, d'employés aux guichets des banques ou des gares, ou de gens pour s'occuper de lions dans les ménageries des cirques ou des zoos (parce qu'il n'y aura plus de ménageries).

S'il est essentiel de préparer la reconversion professionnelle valorisante de ceux qui remplissent aujourd'hui ces fonctions, la disparition de ces tâches ne constitue pas en soi une menace pour nos sociétés.

En revanche, on parle peu d'autres métiers qui sont, eux aussi, menacés, mais dont il est essentiel de protéger l'existence, et même d'améliorer le statut et la rémunération, parce qu'ils constituent, eux, les conditions de survie de nos civilisations. Dans un ordre croissant de menace viennent les métiers qui prennent en charge la défense de l'enfance, de la nature et des libertés :

*Ils constituent les conditions de survie de nos civilisations*

1. **Les métiers de la défense des enfants** (qu'ils soient d'ordre médical ou pédagogique) ne semblent pas menacés pour le moment; et pourtant ils le sont, dans de très nombreux pays, et même en France. Parce qu'ils exigent de plus en plus de moyens et qu'ils sont financés pour l'essentiel par des impôts de plus en plus difficiles à lever. Et même si des progrès techniques viennent aider à remplir ces tâches, ils n'aboliront jamais la nécessité d'une présence humaine pour soigner ou enseigner. Il faut donc les protéger; et en particulier renforcer les moyens de la médecine périnatale, des crèches et des écoles maternelles. Y compris les moyens pour ceux qui sont différents et qu'on nomme à tort « handicapés ».

2. **Les métiers de la défense de la nature.** Même si on parle plus que jamais de la nécessité de la protéger, les gens qui sont chargés de le faire sont, et seront, de moins en moins nombreux : quand la quasi-totalité de l'humanité habitera en ville, quand nos territoires ruraux, nos villages seront abandonnés, quand il n'y aura plus personne pour vouloir être paysan, ou pour

PERSPECTIVES, PAR

# JACQUES ATTALI



## QUELQUES MÉTIERS DONT ON NE POURRA JAMAIS SE PASSER

vouloir habiter loin des grands centres, comment fera-t-on pour traduire en actes les beaux discours sur l'écologie? Valoriser les territoires ruraux et les métiers qui les soutiennent est donc essentiel.

3. **Les métiers de la défense des libertés** (avocat, magistrat, journaliste, professeur de lettres, d'histoire ou de philosophie) sont encore plus menacés que les deux autres. Les métiers du droit sont menacés par l'automatisation de la jurisprudence. Ceux de la presse, par l'écriture d'articles par des intelligences artificielles. Les enseignements des humanités, parce qu'ils seront vus comme moins directement opérationnels, alors qu'ils sont essentiels pour replacer toute action dans une éthique et parce qu'il va devenir de plus en plus essentiel de savoir penser la liberté, la souffrance, la mort et, plus largement, la condition humaine et sa place dans la nature. On pourrait y ajouter les artistes (comédiens, musiciens, plasticiens), que des intelligences artificielles pourraient prétendre remplacer.

**Q**uand une société veut faire disparaître un pouvoir, elle commence par prolétarianiser ceux qui le représentent, et, pour cela, elle commence, cyniquement, par faire exercer ces métiers par des femmes, qu'on peut plus aisément exploiter. C'est ce qui est en train de se produire pour les métiers de ces trois catégories. Elle y ajoute ensuite un discrédit : cela commence aujourd'hui pour ceux qui défendent les libertés. Cela pourrait venir un jour pour les deux autres catégories.

Nos sociétés en périront si on n'y prend garde. Elles se sauveront si elles savent défendre, valoriser, promouvoir, ce qui constitue, depuis l'aube des temps, l'essentiel.

*Ecrivain, auteur de nombreux romans et essais, Jacques Attali est président de la fondation Positive Planet.*



## LE TOURISME LITTÉRAIRE

Que diriez-vous de découvrir l'univers des plus illustres écrivains français ? Grâce au tourisme littéraire, il est possible de vous rendre dans les lieux autrefois fréquentés par les plus grands écrivains, de visiter leur maison ou des musées qui leur sont consacrés.

La France possède un patrimoine littéraire passionnant qu'on ne se lasse pas de découvrir. Profitez d'un week-end ou d'un plus long séjour pour visiter quelques villes marquées par le passage de grands écrivains. En région parisienne, en Provence, en Normandie, en Savoie... accordez-vous un petit tour des balades littéraires.

En région parisienne, vous découvrirez des trésors culturels et plongerez ainsi au cœur même de l'action des romans de Zola, de Proust, de Dorgelès, de Sartre, de Simone de Beauvoir, de Nicolas Le Floch<sup>1</sup> et même de Georges Orwell et d'Ernest Hemingway. Au-delà des simples monuments commémoratifs, des musées ouverts au public tout comme certaines demeures.

En vacances à Paris, vous ne manquerez pas de recenser de nombreuses rues et hôtels particuliers ayant accueilli Charles Baudelaire et Victor Hugo qui figurent parmi ceux qui ont non seulement vécu longtemps dans la capitale, mais souvent déménagé, changeant de quartier à maintes reprises. Rendez-vous dans le quartier latin. Quartier historique, berceau des lettres et de l'érudition, notamment au temps du fondement et du rayonnement européen des premières Universités, dès le XIIIe siècle. Sur le boulevard Saint-Germain, à quelques mètres seulement de la sortie du métro, vous trouverez le célèbre café Flore où Sartre et d'autres philosophes contemporains se réunissaient régulièrement. Aujourd'hui encore, le Flore, ce café littéraire, continue d'être le rendez-vous mythique des penseurs. De nos jours, sans doute y croiserez-vous Bernard Henry-Lévy ou Frédéric Beigbeder. L'auteure Colette passa elle aussi ses dernières années à Paris, dans un appartement situé au 9 rue Beaujolais.

Chateaubriand, lui, pouvait observer l'avancée des travaux de modernisation de Paris sous l'impulsion du Baron Haussmann.

La Normandie possède un patrimoine littéraire passionnant. C'est à Rouen que sont nés Pierre Corneille, Gustave Flaubert ou encore Maurice Leblanc. Guy de Maupassant passa sa plus tendre enfance dans cette contrée où il naquit au château de Miromesnil. En 1892 il fit construire à Etretat un chalet où il acheva l'écriture de « Bel Ami ». Et Marcel Proust passa de très nombreux étés à Trouville sur Mer.

La Provence aussi est une région très littéraire. Le Centre Jean Giono de Manosque vous propose différents parcours qui vous permettront de visualiser le cadre dans lequel l'auteur a situé son action. Des comédiens interprètent les rôles de Jean Giono et de son ami et écrivain Lucien Jacques. Un moment inoubliable ! Sans oublier Marcel Pagnol avec sa trilogie marseillaise.

---

<sup>1</sup> Héros d'une série de romans policiers qui se déroulent dans le Paris du XVIIIe siècle, écrits par Jean-François Parot



BANDE DESSINÉE

# L'irrésistible ascension de Riad Sattouf

*Sa saga autobiographique, l'«Arabe du futur», a été vendue à plus d'un million et demi d'exemplaires. Chaque semaine, dans «l'Obs», il nous ouvre «les Cahiers d'Esther».*

*Rencontre avec un créateur inspiré*

Par NATACHA TATU

**O**n se verra dans le train », avait-il promis. Nous voici donc dans ce TGV bondé pour Rennes, où Riad Sattouf est invité à une grande séance de dédicaces pour la sortie du quatrième tome de « L'Arabe du futur ». Comment le retrouver? « Je suis en jet privé au-dessus de la Sarthe. On va s'approcher du train en rase-mottes et je vais descendre par la trappe directement dans la voiture-bar d'ici dix minutes », répond-il par SMS... Le voilà qui arrive, jean et veste noire, gentil, disponible, drôle. Timide et angoissé, aussi. A 40 ans tout juste, Riad Sattouf a l'œil rieur souvent teinté d'un voile d'anxiété, que l'énorme succès, critique et public, de ses albums ne parvient pas à gommer. Traduite dans vingt-deux langues, sa saga autobiographique sur son enfance entre une mère bretonne et un père syrien, entre les Côtes-d'Armor, la Libye et la Syrie, s'est déjà vendue à 1,5 million d'exemplaires. Le dernier volume, en tête des ventes, est parti pour battre tous les records. L'artiste, qui est entré au Robert, a eu les honneurs du « New York Times » et du « New Yorker ». Il est l'un des seuls à avoir reçu deux fois le fauve d'or au



#### Bio express

**1978** Naissance à Paris, enfance en Libye et en Syrie.

**1996** Beaux-arts de Rennes puis Ecole des Gobelins.

**2003** « Les Pauvres Aventures de Jérémie ».

**2009** Sortie du film « les Beaux Gosses ».

**2010** Fauve d'or au Festival d'Angoulême.

**2014** « L'Arabe du futur », tome 1.

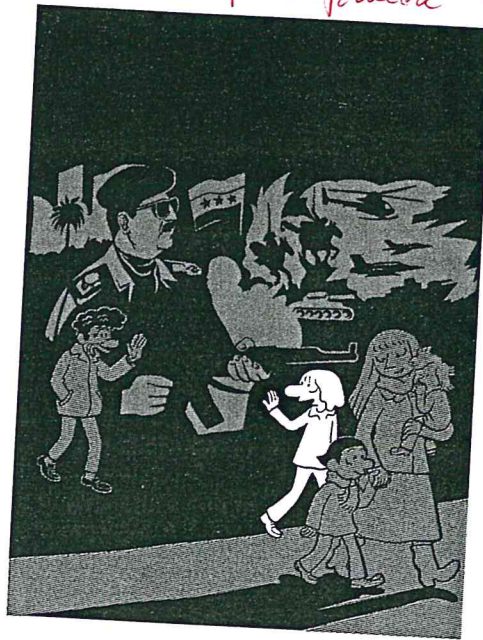
**2015** Début des « Cahiers d'Esther » dans « l'Obs ».



les qu'il est : ceux qui racontent la vie d'Israël

d'un livre et raconte la surprise de ceux qui n'ont pas

RENCONTRE \* en musique : note prolongée  
\* en étymologie : apothéose - ou  
« L'Arabe du futur. Une jeunesse au Moyen-Orient » compte aujourd'hui quatre tomes, sur les six prévus. Il a été traduit en vingt-deux langues.



**“TOUS CES AUTEURS QUI IDÉALISENT LEUR ENFANCE, CET EXCÈS DE TENDRESSE, ÇA ME DÉGOÛTE.”**

RIAD SATTOUF

albums précédents : jaune pour la Libye, bleu-gris pour la Bretagne, rose-rouge en Syrie... Le récit débouche sur un lourd secret de famille, point d'orgue de la saga, qui lui donne une tension dramatique inédite. On n'en dira pas plus. Rien n'agace plus Riad Sattouf que les spoilers.  
Ce triomphe est tombé pour l'artiste en pleine période de doute existentiel. Après le succès du film « les Beaux Gosses », son deuxième long-métrage, « Jacky au royaume des filles », plus expérimental, a reçu un accueil bien plus mitigé. « J'ai cru que ma vie était foutue », dit-il, à la fois ironique et amer. Plus personne ne m'appelait, j'ai compté mes potes. » Il décide de revenir au dessin et de se plonger dans son enfance, qu'il n'a jamais, malgré ses récits, réussi à partager. « Je voulais être compris, dépasser une certaine solitude. » Ce peintre de l'adolescence, qui, de « la Vie secrète des jeunes » aux « Cahiers d'Esther », nés dans « l'Obs », en passant par « Pascal Brutal », a su comme personne décrire ce « moment délicat mais marrant à la fois »,

Festival d'Angoulême. Et cette semaine, ultime consécration, une grande exposition consacrée à son œuvre est inaugurée à la BPI (1), où il va succéder, excusez du peu, à Claire Bretécher, Franquin et Art Spiegelman.

Engagé, dans un marathon de dédicaces, l'ex-adolescent solitaire, qui dessinait pour être aimé, rempli aujourd'hui des salles de huit cents personnes et ne boude pas son plaisir « J'ai fait des signatures où il n'y avait personne. Là, c'est vertigineux. » A Rennes, où il a passé son adolescence, 4 500 fans se sont inscrits pour sa séance de signatures. L'auditorium où il est attendu ne peut contenir que 500 personnes. Beaucoup ont piétiné pendant des heures, pour être certains d'avoir une place.

Blancs et Arabes, jeunes et vieux, riches et pauvres, le public est varié. L'artiste avoue une sympathie particulière pour les mamies : « Je voulais faire une BD pour toucher des lecteurs qui n'en lisent pas habituellement. » Quand une octogénaire lui dit qu'elle n'a lu que deux BD dans sa vie, « Bécassine » et « l'Arabe du futur », il est aux anges. Il a d'ailleurs conçu l'album en pensant à sa grand-mère bretonne, qui lui envoyait des comics et les albums de « Tintin », ce monstre sacré dont l'univers est, aujourd'hui encore, sa référence.

Pour autant, Riad Sattouf pose un regard sans concession sur ses personnages. Dans ce dernier album, le père, personnage central de la saga, qui fascinait le petit garçon, apparaît en « nationaliste d'extrême droite, misogynne, antisémite, qui avait Saddam Hussein pour idole ». Le portrait de cet universitaire frustré qui rêvait d'émanciper le monde arabe par l'éducation et qui va, au fil des pages, s'enfermer dans un islam de plus en plus radical est rude. Est-ce la réalité, ou le regard que son fils préado pose sur lui ? Pour le petit blond « sublimement beau » des débuts, qui rêve de s'intégrer, la période est rude. Elu « garçon le plus moche de sa classe » par des filles, il est seul, moqué pour son nom : « Sattouf, Mattouf, Tattouf... C'était difficile d'avoir l'espoir de sortir avec une fille avec un nom pareil ! » Il en rit, et la salle avec lui. Rien ne lui fait plus peur que l'auto-apitoiement : « Tous ces auteurs qui idéalisent leur enfance, cet excès de tendresse, ça me dégoûte. J'ai horreur de ça. »

Cette mise à distance lui donne une liberté de ton rare. Devant un public conquis, son discours, teinté d'humour et d'imitations quelquefois gonflées – il n'hésite pas à se moquer du discours bien-pensant d'un lecteur lui demandant si ses albums n'entretenaient pas l'islamophobie, puis de l'accent arabe d'un autre le félicitant de dire la vérité – fait un tabac. Il l'avoue cependant, « cet album est la BD la plus difficile que j'aie jamais faite ». Le résultat est à la hauteur : une somme haletante de 280 pages, fidèle à la ligne claire de son œuvre et à la géographie des couleurs, si particulière, des

a toujours soigné ses maux par le dessin. Il se jette corps et âme dans ce projet, initialement prévu sur trois tomes. Guillaume Allary, qui vient de monter sa maison d'édition, lui propose de le rejoindre. Il accepte sur-le-champ. « Il faut dire que personne d'autre ne me le proposait. » Mais l'artiste pose tout de même une condition : être le seul auteur de BD de la maison ! « J'avais mal vécu, pour mes albums précédents, d'être dans une écurie. Je voulais faire un truc artisanal, où je pouvais faire les choses à ma façon. » C'est tout lui. Riad Sattouf l'avoue volontiers : « control freak » assumé, tendance maniaque, il surveille de bout en bout la maquette, la qualité de l'encre et du papier, toutes les étapes de la fabrication. Contrôle la diffusion de ses dessins sur internet. Impose, pour ce gros album, des pages cousues, une hérésie économique mais un confort qu'il estime devoir à ses lecteurs. Un prestigieux éditeur nord-américain qui proposait de le publier mais voulait changer la couverture se fait envoyer sur les roses. Il a fini par céder aux exigences de l'auteur.

Avec lui, pas de compromis possible. Pas plus avec les éditeurs qu'avec les associations ou les ONG qui lui demandent un coup de pouce. « Je ne veux pas m'engager à la légère. » En revanche, il se prête sans compter au jeu des dédicaces. Ce soir-là, à Rennes, devant une file interminable, il enchaîne patiemment signatures et selfies, un mot gentil pour chacun. Pas sûr qu'il ait le temps de dîner comme il l'avait prévu avec sa maman, qui habite dans la cité bretonne. Au fait, qu'a-t-elle pensé de son livre ? « Je le raconterai dans les prochains volumes. Il en reste deux... » Enfin, en principe... ■

(1) « Riad Sattouf. L'écriture dessinée », BPI du Centre Pompidou, Paris-4<sup>e</sup>, niveau 2, jusqu'au 11 mars.